

flige en matière d'architecture et d'édilité. Elle a horreur de l'hypocrisie et ne pare pas ses édifices de devises mensongères; elle n'a pas sans cesse à la bouche les mots de liberté et d'égalité, parce qu'elle sait qu'il n'y a pas liberté et égalité dans un état où le sexe le plus fort opprime et assassine le plus faible, et elle ne comprend pas qu'on ose écrire le mot de fraternité sur les murailles d'une cité où la moitié des habitants ferait volontiers fusiller ou emprisonner l'autre, au dire de témoins digne de foi.

L'abeille nous enseigne, en son langage barbare, que la réalisation du travail attrayant exige la suppression des oisifs; mais elle nous prouve en même temps que le travailleur a besoin, pour se livrer à un travail fructueux, qu'il y ait sérénité dans l'air. Voyez-la, en effet, chavirer et fléchir sous le poids de ses récoltes aussitôt que fraîchit le vent. Ainsi la tempête politique brise le corps et les bras de l'artisan des villes et ne lui permet pas de rapporter à sa famille le fruit de ses travaux.

Placez la demeure de l'abeille au sein des prairies parfumées, parmi les champs de rosiers, de mélilot, d'aubépine, son miel aura la douceur et le parfum du nectar; que, si la nature la condamne à chercher sa subsistance au noir calice des fleurs vénéneuses, ce miel n'offrira plus à l'homme qu'un aliment perfide. Ainsi le travailleur subit fatalement la loi du milieu où il vit. Vous donc qui voulez sincèrement le bien des peuples, moralistes et législateurs, commencez par assainir ce milieu délétère qui ne veut porter que des plantes vénéneuses.

Pourquoi la guêpe et le frelon parasites, qui ont reçu de la nature de si admirables facultés d'architectes et de si puissantes armes, n'ont-ils jamais su se créer des greniers d'abondance? Parce que tous deux vivent de rapines, de brigandages et d'assassinats, et que le fripon qui a pris l'habitude de vivre du travail d'autrui regarde le travail comme une chose dégradante et dépense comme il gagne.

Pourquoi la femme et l'enfant, que les abeilles chérissent pardessus toutes les créatures humaines, sont-ils l'objet spécial des fureurs du frelon? Parce que la femme et l'enfant sont le charme et la joie des sociétés heureuses et les souffre-douleurs des sociétés maudites.

L'abeille, qui symbolise l'amant passionné du travail, a pour ennemis naturels une foule de parasites; le mulot qui symbolise le barbare, et le sphynx tête de mort, emblème parlant de l'esprit de ténèbres (1).

Le privilège, la barbarie et la superstition sont aussi les fléaux qui pèsent le plus lourdement sur l'enfant et la femme. La sympathie est forcée et fatale entre victimes des mêmes iniquités.

L'histoire des tueurs d'hommes, qui est généralement trop frivole pour s'occuper de ces questions immenses, raconte pourtant que Dieu s'est servi plusieurs fois des abeilles pour protéger la bonne cause. Tantôt c'est un duc de Lorraine qui, serré de trop près par les troupes de l'empereur d'Allemagne, imagine, pour se tirer de peine, de semer pendant la nuit des paniers d'abeilles dans le camp ennemi. Les abeilles dérangées, rapporte le chroniqueur, ont le réveil furieux. Celles-ci se jettent avec rage aux

(1) L'abeille a pour principaux ennemis le *clairon des ruches*, la *gallerie des ruches*, le sphynx tête de mort, le crapaud et quelques petits oiseaux.

Le *clairon* des ruches est un coléoptère dont l'étui est traversé de bandes rouges et bleu-noir. Sa larve détruit celle des abeilles.

La *gallerie* est une teigne dont la larve s'avance dans les rayons à l'aide d'une galerie. C'est la perte des ruches.

Le sphynx tête de mort est une espèce de papillon de nuit très commune, dont la chenille vit sur la pomme de terre. Quand on considère la grosseur et la faiblesse des moyens d'attaque du sphynx, on ne comprend pas bien quels ravages peut occasionner dans la ruche un pareil ennemi; et pour se rendre compte de l'indicible émoi qu'apporte dans la ruche l'approche de ce rôdeur nocturne, on se voit forcé de remonter jusqu'à l'étude de ces hautes raisons d'antipathies caractérielles qui sont restées si longtemps un secret entre les bêtes et Dieu. La guerre de l'abeille et du sphynx a fourni, au surplus, à l'histoire naturelle un fait d'observation d'une portée immense. Le sphynx tête de mort n'est arrivé en Europe qu'à la suite de la pomme de terre, il y a environ un siècle. Par conséquent, les abeilles ignoraient cet ennemi du temps de Louis XIV. Or, cet ennemi connu, il a fallu *inventer*, pour se défendre de ces attaques, un système de fortification spéciale.

L'abeille a rencontré du premier coup le système de Vauban!!!

Dites-nous donc, après cela, que les bêtes ne raisonnent pas...

Il n'est pas rare de rencontrer des crapauds qui rôdent aussi sous la ruche pour y surprendre des sentinelles endormies. Le crapaud est l'emblème du mendiant qui étale ses plaies le long de la voie publique pour apitoyer les passants et qui implore leur charité d'une voix gémissante. Le mendiant est l'ennemi-né du travail attrayant.

naseaux des chevaux de l'armée impériale qui s'emportent en un affreux désordre et provoquent bientôt la déroute générale. Il paraît qu'il y eut bon nombre d'impériaux occis ce jour-là. Je ne sais plus où j'ai lu encore qu'un héros portugais, bataillant en Afrique, avait usé contre les Maures de pareil stratagème et avec plein succès. Enfin, une cité grecque assiégée par un sultan Mourad, aurait dû sa délivrance à la même protection. Je ne dis pas la chose impossible, mais je la donne pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle m'a coûté.

Pauvres soldats du socialisme, hélas! que nous aurions besoin de renvoyer nos maîtres, nos prétendants au titre de chefs d'école à *celle* des abeilles!

Car les abeilles ne sont ni saint-simoniennes, ni fouriéristes, ni communistes, ni égalitaires, elles sont tout cela à la fois, et elles ne prennent pas texte d'une vérité partielle d'un système incomplet, pour proscrire tous les autres. Comme ce socialisme large et compréhensif des abeilles me paraît admirable en regard du socialisme étroit et fanatique des hommes!

Les abeilles sont avec les saint-simoniens pour la capacité (abdominale) et contre la propriété individuelle; avec les fouriéristes pour le travail attrayant; avec Louis Blanc pour le travail proportionnel aux facultés et la répartition proportionnelle aux besoins. Elles prennent tout ce qu'il y a de souverainement vrai dans chaque doctrine pour en composer une doctrine supérieure qui embrasse toutes les autres, comme elles vont chercher au fond du calice des fleurs les sucres les plus épurés pour en composer leur miel. Pauvres soldats du socialisme, quand nos chefs nous feront-ils grâce de leurs amours-propres exorbitants et de leurs rivalités haineuses si funestes à l'idée? Quand surgira parmi nous la sainte cohorte des dévoués qui fera taire les ambitions mesquines et formulera la vaste synthèse du travail attrayant!

O maîtres éloquents, maîtres dont l'orgueil nous perd tous, au nom du salut de vos frères, laissez l'esprit de secte à la porte du temple de la fraternité, comme le pèlerin de la Mecque laisse ses sandales impures au seuil de la Casba, et écoutez, avec l'esprit de charité et d'humilité que recommandait le Christ, la leçon des abeilles.

Le miel, nous disent-elles, le miel qui purifie le sang, qui corrige l'âcreté des humeurs, qui est la base de toutes les boissons rafraîchissantes et émollientes, le miel doux au palais, à l'odorat et à l'œil, le miel cher à l'enfant et à la femme, le miel doué de tant de qualités précieuses, est le fruit du travail attrayant.

Réalisez le travail attrayant et l'harmonie se fera sur la terre comme au ciel.

.....

Je finis, parce qu'il faut finir, parce que je m'aperçois que je me répète; c'est la faute de ma fidélité à traduire la nature qui se plaît à répéter, au-dessous de tous ses tableaux, les mots unis de solidarité et de bonheur. Je m'arrête, parce qu'il est trop tard pour engager mes lecteurs à me suivre dans les forêts vierges d'Afrique où le coucou indicateur nous aurait mis sur la voie des abeilles sauvages, qui cachent leurs trésors dans les cavités des troncs d'arbres ou dans les demeures abandonnées des termites. A une autre fois ce voyage. Je demande seulement à terminer ce long récit par une double question, en forme de morale d'apologue.

L'homme est un grain de sable perdu sur la croûte d'une planète imperceptible, perdue elle-même dans l'immensité de l'espace et non encore découverte par les astres voisins. Or, l'homme se mit un jour en tête qu'il était le pivot et le centre de la Création, que le Créateur, en façonnant ses milliards d'univers, n'avait songé qu'à lui, et que ce Dieu tout-puissant, qui avait fait sans fatigue le ciel et les étoiles, avait éprouvé le besoin de se reposer après avoir fait l'homme... Cette folie innommée, ces prétentions risibles lui venaient, comme au seigneur Don Quichotte de la Manche, de la lecture des mauvais livres.

Dans un de ces mauvais livres, un livre prétendu saint, il était fait mention d'un père de Judée qui se vantait d'avoir rencontré Dieu dans un buisson ardent et de lui avoir parlé face à face; d'un autre qui avait arrêté le soleil dans sa course, rien qu'en tendant la main, facétie agréable et qui a dû réjouir fort le soleil, si elle est montée jusqu'à lui... Grâce au bon sens philosophique néanmoins et au bout de quelques milliers d'années, la folie se calma; la science vint, qui rappela au cerveau de l'âme sa raison fugitive, souffleta les imposteurs qui avaient arrêté le soleil dans sa course et sténographié au Sinai le Verbe Très-Haut, qui condamna enfin au supplice de l'éternel ridicule les Juges de Galilée.

La leçon a-t-elle servi à l'homme? Pas le moins du monde. En a-t-il profité pour mettre en suspi-

HISTOIRE

POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE DES ABEILLES

(Suite et fin) ¹

Les abeilles définissent l'égalité: Le droit qui appartient à chaque citoyen de recevoir de la société les bienfaits d'une éducation gratuite et intégrale qui développe toutes ses facultés natives et le classe à son rang. Et je défie toutes les constituantes de me donner une définition de la liberté plus large et plus complète que celle-là.

Rien de plus simple encore et de moins dispendieux que le système de ventilation des abeilles. La température de l'intérieur d'une ruche est presque aussi constante que celle des caves de l'Observatoire; elle est plus élevée seulement, 26 à 27 degrés centigrade en moyenne. Pour maintenir cette moyenne dans les grandes chaleurs à l'époque des éclosions multipliées où la population déborde, les abeilles ont institué une corporation d'éventueuses, dont l'office consiste à faire jouer leurs ailes en manière de moulin à vent dans toutes les parties intérieures de la ruche par où pénètre l'air. Ce battement d'ailes suffit pour rafraîchir la température en été; en hiver, pour retenir la chaleur du foyer intérieur, elles calefautent, avec un ciment particulier (propolis), toutes les fissures du rez-de-chaussée. C'est une précaution à deux fins qui les garantit, en même temps que du froid, de l'invasion de leurs ennemis mortels, la teigne, le Sphynx tête de mort, le mulot, etc.

Les hommes n'ont jamais pu construire de salles de réunion capables de contenir 26,000 personnes à couvert, et dans leurs plus magnifiques théâtres, qui tiennent à peine 2,000 âmes, les spectateurs sont entassés et empilés comme des harengs dans une caque. Le rhume de cerveau et l'asphyxie, qui stationnent en permanence dans les affreuses loges et dans les sombres couloirs de nos théâtres, n'ont pas même de nom dans la langue des abeilles; et l'homme continue à se dire être doué de raison.

Là ne se borne pas la leçon que l'abeille nous in-

1. Voir le dernier Supplément.

cion la véracité des saintes Écritures? Aucunement. Ces saintes écritures avaient fait de l'homme un forçat condamné à un travail perpétuellement répugnant, et de la femme un être inférieur, auxiliaire de Satan par sa beauté fatale.

Or, voici dix mille ans que l'abeille, qui est aussi un Verbe de Dieu et un oracle plus sûr que celui de Moïse, démontre que le travail, loin d'être une condamnation du sort, est la première de toutes les conditions du bonheur, le gage de la santé, de la richesse... et que la femme, loin d'être une créature inférieure, possède seule, au contraire, la puissance de réaliser le travail attrayant, garantie de la richesse sans fin et de la félicité universelle.

A. TOUSSENEL.

AH! T'ES RIEN... BON!

De quoi! dit Filoche à Guguste,
Ton père est un vieux ramolli,
De quoi! nous déformer le buste
Des douze heures à l'établi?
Vois donc les choses par toi-même,
Suer, ça donne des fraîcheurs.
Les rupins vivent dans la flème,
Et le pouic est pour les bûcheurs.
Ohé! Gugusse, ah! t'es rien... bon
De t'atteler à leur carrosse;
Traité par eux comme une rosse,
T'iras crever à Montfaucou.
Ohé! Gugusse, ah! t'es rien... bon!

Il n'a pas Rothschild dans sa poche,
Ton auteur, le papa Dubreuil,
Pourtant, c'est vissé dans la pioche,
Ça boit, quand il lui tombe un œil.
N'empêche qu'étant à la veille
D'être perclus; son capital,
— S'ils ont un lit de trop, ma vieille —
C'est de claquer à l'hôpital.

Et le gros pacha de l'usine,
Millionnaire, celui-là,
Cocher poudré, chef de cuisine,
A-t-il travaillé pour cela?
Sait-il ce que c'est qu'une enclume?
Tâche! il hérita tout gamin,
Et l'on ferait un lit de plume
Des poils qu'il vous a dans la main.

Dans la besogne, tu te vautres,
T'as le chicotin, moi le suc;
Pour faire travailler les autres
Va falloir que je pince un truc.
Je m'abouché à la haute pègre,
A la Bourse, dans leurs bazars,
Va, feignant, masser comme un nègre,
Je suis du parti des lézards.

Ohé! Gugusse, ah! t'es rien... bon
De t'atteler à leur carrosse;
Traité par eux comme une rosse,
T'iras crever à Montfaucou.
Ohé! Gugusse, ah! t'es rien... bon!

Eugène POTTIER.

DÉSASTREUX RÉSULTATS DU PARTAGE ÉGAL DU FONDS COMMUN

Apologue

On dit qu'autrefois aucun des animaux n'était vorace, tous se contentaient d'une innocente nourriture; on voyait le fier lion, le tigre, l'ours, le loup mêlés indistinctement avec les timides brebis, les bœufs, les cerfs et les chevaux. — Un jour se trouvant rassemblés dans une plaine fertile en pâturages: — Partageons, dirent-ils, cette prairie. La mère qui allaitait trois petits demanda trois parts; celle qui n'en avait point encore se contenta d'une. — Il arriva que la première mourut, et ne laissa qu'un petit qui se mit seul en possession des trois parts par droit d'héritage; celle qui n'avait point été fécondée eut ensuite une nombreuse postérité. — Les nourrissons, devenus grands, et réduits à vivre avec leur mère, de la part qui suffisait à peine pour elle seule, prièrent l'animal qui venait d'hériter de trois portions de leur en céder au moins deux pour les garantir de mourir de faim. — « Je ne suis point cause de votre indigence » leur répondit celui auquel ils s'adressèrent, « les partages ont été faits avant que nous fussions nés, et il faut que les choses demeurent comme elles ont été réglées par nos pères; pourvoyez-vous comme il vous plaira, je ne prétends point que vous veniez paître sur ce ter-

« rain qui m'est échu : s'il m'est plus que suffisant « à présent, je le réserve pour mes enfants. » Cette impitoyable cruauté fit périr de faim cette race nombreuse qui demandait quelques secours. Ce mauvais exemple devint fréquent : on vit donc bientôt la famine, au sein même de l'abondance, obliger les plus forts à dévorer les plus faibles; on fit des règlements pour réprimer ces désordres, ils diminuèrent le mal, mais ils n'en ôtèrent pas la cause, ceux des animaux qui étaient devenus voraces par nécessité, restèrent tels par habitude. — Il en doit être de même chez les peuples où règne la dure, l'insensible propriété; elle est la mère de tous les crimes, enfants du désespoir et d'une indigence furieuse. Les législateurs punissent souvent le malheureux et épargnent le coupable; leurs lois chétives ne font que pallier les maux : elles châtent des actions perverses, elles ignorent les moyens de les rendre impossibles. Elles devraient être faites pour empêcher d'imprudentes conventions, causes de l'inconstance de la volonté; mais imprudentes elles-mêmes, ou elles en aggravent le joug, ou elles lui imposent de nouvelles obligations, souvent pour appuyer leur propre autorité, il faut qu'elles changent en crimes des actions innocentes — je vous le répète encore — les lois éternelles de l'Univers sont que rien n'est à l'homme en particulier que ce qu'exigent ses besoins actuels, ce qui lui suffit chaque jour pour le soutien ou les agréments de sa durée; le champ n'est point à celui qui le laboure, ni l'arbre à celui qui cueille des fruits, il ne lui appartient, même de sa propre industrie, que la portion dont il use, le reste, ainsi que sa personne est à l'humanité.

MORELLE (La Basiliade).

PROFESSION DE FOI

D'UN RÉFRACTAIRE

Pandores, policiers : chiens de garde bourgeois,
Venez donc me chercher, puisque d'après vos lois
Je suis devenu votre esclave;
Accourez au galop, vile meute aux abois;
Criez fort, faites voir que vous avez des droits
Sur moi. Cependant je vous brave,
Je me moque de vous, ô race d'abrutis,
Jamais vous ne m'aurez, je vous en avertis,
Pour porter le pantalon rouge.
Quoi! j'irais m'avilir à servir des bandits,
Fusiller l'ouvrier qui brise ses outils,
Parce qu'il a faim dans son bouge.
Bon bourgeois, la patrie est votre sac d'écus;
Assez de ce vain mot! la classe des repus
Me veut pour grossir son armée.
Révolté, je dis non! j'impose mon refus!
Faites tous comme moi, et l'on ne verra plus
Massacrer la foule affamée.

PATRIE

Un jeune garçon pâtissier qui avait été au collège, et qui savait encore quelques phrases de Cicéron, se donnait un jour les airs d'aimer sa patrie. « Qu'en tends-tu par ta patrie? lui dit un voisin; est-ce « ton four? est-ce le village où tu es né, et que tu « n'as jamais revu? est-ce la rue où demeuraient « ton père et ta mère, qui se sont ruinés, et qui « l'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour « vivre? est-ce l'hôtel-de-ville, où tu ne seras ja- « mais clerc d'un quartenier, est-ce l'église Notre- « Dame où tu n'as pu parvenir à être enfant de « chœur, tandis qu'un homme absurde est arche- « vêque et duc avec vingt mille louis d'or de rente? » Le jeune pâtissier ne sut que répondre. — Un penseur qui écoutait cette conversation, conclut que dans une patrie un peu étendue, il y avait souvent plusieurs millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

— Toi, voluptueux parisien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche, qui ne connais que ta maison de la ville, ta joyeuse maison de campagne, et ta loge à cet Opéra où le reste de l'Europe s'obstine à s'ennuyer; qui parle assez agréablement ta langue parce que tu n'en sais point d'autre, tu aimes tout cela, et tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Reims, tes rentes que l'hôtel-de-ville te paye tous les six mois, et tu dis que tu aimes ta patrie? — L'officier et le soldat qui dévasteront leur quartier d'hiver, si on les laisse faire, ont-ils un amour bien tendre pour les paysans qu'ils ruinent? — Où était la patrie du duc de Guise le balafre? Était-ce à Nancy, à Paris, à Madrid, à Rome. Quelle patrie aviez-vous, cardi-

quand les autres pleurent; mais la véritable notion de la propriété entraîne le droit d'us et d'abus, jamais un homme ne peut être la propriété d'un souverain, un enfant la propriété d'un père, une femme la propriété d'un mari, un domestique la propriété d'un maître, un nègre la propriété d'un colon....

DIDEROT.

Le terme du progrès serait que l'individu connaît et voulût son droit, et par conséquent, le droit d'autrui; ce jour-là, la notion même du législateur s'évanouirait; il n'y aurait plus de matière à coercition, à action, et la morale aurait supprimé le droit.

Emile ACOLLAS.

Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème « Fais ce que tu voudras ».

CHAMFORT.

Quand le peuple a faim, personne ne doit manger.

BLANQUI.

La pensée de transporter sa souveraineté aux délégués est une pensée monarchique et mensongère. L'homme libre ne se désiste pas plus de sa souveraineté que de sa respiration, il ne peut être non plus esclave de son vote. La représentation est aussi une monarchie, une monarchie hypocrite.

A. HERZEN, Lettres de France et d'Italie.

Les moutons de Panurge et les hommes sont les seuls animaux qui poussent le servilisme et la sottise jusqu'à se jeter à l'eau dans le seul but de suivre leurs chefs.

J.-L. DE LANESSAN, La lutte pour l'existence et l'association pour la lutte.